

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 6

Artikel: Stewart Granger : "l'acteur est un pauvre type!"
Autor: Arsenijevic, Drago / Granger, Stewart
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827374>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Stewart Granger: «L'acteur est un pauvre type!»

Stewart Granger, le grand séducteur de l'écran de l'après-guerre, vivait dans un appartement au Grand-Saconnex, près de Genève. La Suisse, expliquait-il avec véhémence, l'avait attiré pour deux raisons. Notre collaborateur Drago Arsenijevic, qui l'avait rencontré, lui a demandé lesquelles.

«**J'**ai choisi la Suisse, parce que je n'ai pas pardonné à mes compatriotes d'avoir chassé Churchill du pouvoir après la guerre. Ils

ont préféré croire aux mensonges d'Atlee et ils ont jeté le grand homme dehors parce qu'il leur avait dit la vérité en face». Ensuite, Stewart

Granger voulait se rapprocher de son fils du premier mariage. «J'ai été marié trois fois et, disait-il, j'ai deux enfants anglais, un américain et un belgo-suisse». Ce dernier fréquentait un lycée, à Lausanne, avec le fils de David Niven.

«Je suis venu en Suisse, en un mot comme en cent, parce que je cherchais la paix. J'adore l'Angleterre, je suis fier d'être Anglais, mais je ne pense pas y retourner», affirmait-il en 1960.

Après douze ans de vie genevoise, lorsque j'ai rencontré Stewart Granger pour la première fois, le célèbre acteur avait perdu quelques illusions. Ayant renoncé au cinéma (ses dernières expériences étaient des co-productions italo-franco-austro-germano-britanniques tournées en Yougoslavie, qui l'avaient définitivement dégoûté du métier), Stewart passait son temps à chasser en Afrique. Tous les murs de son appartement étaient recouverts de trophées. Une tête de lion au-dessus du bar. Des cornes de buffle et d'impala, des défenses d'éléphant, des peaux de léopard et de zèbre ornaient la moquette et les murs. Il s'élevait, avec une étrange lumière qui s'allumait au fond de ses yeux bleus, contre l'hypocrisie: «Souvent, on me demande comment je peux tuer de pauvres bêtes. Et qui me deman-

**Le rêve de
Stewart Granger
était de planter
des arbres**

Photo Murat



de ça? Une femme qui mange son steak bien saignant, qui a un manteau de vison sur le dos, qui porte un sac de crocodile et des chaussures en peau de lézard!»

D'un geste large et de son regard enflammé il embrassait alors tous les trophées qui l'entouraient et s'exclamait: «Regardez, ce sont tous de vieux mâles, ne servant plus à la reproduction. Je ne tue pas de jeunes animaux, mais les braconniers le font.»

Désenchanté

Stewart Granger ne supportait pas bien, non plus, «toutes ces voitures qui se bousculent sur le pont du Mont-Blanc à l'aide du klaxon et de grands coups de gueule». En fait, ce qui lui était resté vraiment sur l'estomac, c'étaient les films qu'il avait tournés tout au long de ses 35 ans de carrière et qu'il jugeait médiocres. «Si j'avais tourné au moins un film dont je pouvais être fier, répétait-il, sincèrement dépité. Malheureusement, ce n'est pas le cas (soupir). Il ne reste rien...»

Pourtant, des générations d'après-guerre se souvenaient de ses films avec Valeria Hobson ou Jean Simmons, sans oublier «Les mines du roi Salomon», dont une scène d'amour avec Deborah Kerr, dans un arbre, est demeurée célèbre. Stewart Granger souriait en se remémorant une rencontre: «Eh, oui! Un jour, à Londres, je vois dans Bond Street Deborah Kerr au côté de son mari, l'écrivain Peter Viertel. Je m'approche par derrière, en silence, je prends Deborah par le bras et lui dit: «Nous n'aurions jamais dû descendre de cet arbre!» Ils étaient partis tous les trois d'un grand éclat de rire. Celui de Stewart était plus qu'amer.

Stewart Granger est certainement l'acteur de cinéma le plus désenchanté que j'aie jamais rencontré. En effet, il ne se pardonnait rien. Face à un homme aussi lucide, qui

ne se berçait d'aucune illusion et qui, de surcroît, n'avait pas peur des mots, une question s'imposait: pourquoi diable était-il devenu acteur? «Parce que c'était un moyen facile de gagner de l'argent! répondait-il sans hésitation ni fausse honte. Je voulais être médecin, mais comme pendant la guerre je n'ai pas pu faire mes études, le hasard m'a mené sur les planches. Mobilisé, on m'a envoyé au front pour faire du théâtre pour la troupe. Après, c'était l'engrenage: on m'a offert un rôle au cinéma puis, pour payer mes impôts, j'ai accepté d'autres rôles, ce qui a encore augmenté mes impôts... et ainsi de suite».

Un homme de paille

Je me hasardais quand même à lui rappeler qu'il avait fait une belle carrière. Alors, avec un sourire condescendant, il ricanait: «Oui, j'ai fait des films qui ont eu du succès, mais je n'avais pas de quoi être fier. Je disais souvent à Spencer Tracy, qui était mon meilleur ami: «Si j'avais eu la satisfaction d'avoir fait un grand film comme «Jugement à Nuremberg», je pourrais me dire que tout cela avait au moins servi à quelque chose...»

Son métier, que d'autres appréciaient ou décrivent comme un des plus beaux du monde, ne trouvait pas non plus grâce à ses yeux: «J'étais plus fier d'un veau né d'un croisement que j'avais décidé, dans mon ranch d'Arizona que d'un film! Parce que c'était mon mérite, parce que le choix du taureau et de la vache m'appartenait à moi seul.» Il ne fallait surtout pas essayer de trouver un quelconque talent à l'acteur de cinéma. Stewart Granger tenait prêtes des répliques cinglantes: «Sur l'écran, l'acteur est un homme de paille. Il dit un texte qu'un autre a écrit. Il pose ses pieds dans les marques qu'on a préparées. Il tient son sabre d'une façon que son metteur en scène lui a indiquée.» Puis

venait le coup d'assommer: «L'acteur est un pauvre type, qui n'a aucun mérite!»

N'était-il jamais tenté de devenir producteur ou réalisateur? Parfois ceux qui ont connu des déceptions devant l'objectif tentent leur chance de l'autre côté de la caméra. «Je savais que je n'avais aucune chance de réussir, ni comme producteur ni comme metteur en scène. L'un et l'autre sont des hommes de compromis. Or, je suis tout le contraire.» Puis, avec un énorme rire sonore: «D'autre part, j'étais acteur et, par conséquent, je sais ce que ceux que je suis censé diriger peuvent penser de moi! Non, merci!»

Il n'y avait pas de mélancolie dans la voix de Stewart Granger, ni de regrets. Son visage était radieux. Non qu'il venait de tourner un film, mais parce qu'il rentrait d'une chasse en Afrique. Sa carrière d'acteur, il l'avait déjà rangée dans son armoire de souvenirs. Pas au niveau des trophées. Dans un coin. «J'étais un bon acteur de théâtre, mais je n'étais pas un grand acteur. Laurence Olivier ou Marlon Brando sont de grands acteurs. Ceux qui croient qu'il suffit d'être jeune et beau pour être un grand acteur sont des imbéciles.»

Puisqu'il avait décidé d'abandonner le cinéma, il ne restait à Stewart Granger qu'à sauter la barrière. L'argent étant le moteur de son ambition, autant se lancer carrément dans les affaires. C'était logique, mais insuffisant. Stewart Granger homme d'affaires, passant son temps entre Boston, Genève et Salisbury, semblait presque aussi insatisfait que Stewart Granger acteur. Que lui manquait-il? L'ex-séducteur de l'écran aux cheveux blancs ne concevait plus la recherche du bonheur comme une course contre la montre. Son rêve, avouait-il, était de planter des arbres.

Drago Arsenijevic